

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 28 février 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : A mon amie, par Noël Pays. — La misère à Londres. — La mère et l'enfant, par L.-J. R. — Primes du mois de janvier : Liste des gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — De l'esprit de sacrifice, par Jean Reynaud. — La vitesse des pigeons-voyageurs. — Une patriote. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Enigme, métagramme et rébus. — De partout. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La guerre du Soudan : Portrait du colonel Burnaby, tué à la bataille d'Abu Klea. — Les ingénieurs anglais construisant un fort à Korti. — Canada : La dernière tempête de neige : Convoi de chemin de fer enneigé. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

DIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le dixième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de février), aura lieu lundi soir, le 2 mars, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

Je ne sais quel effet le mois de février exerce sur notre société de Montréal, mais j'ai remarqué que tous les ans, à pareille époque, plus de gens se saluent et se serrent la main qu'en aucun autre temps de l'année.

Ce changement d'humeur étrange et chronique, arrive généralement à l'approche de la Saint-Valentin, et ceux qui croient que la fête de ce fils vénéré de l'Église en est la cause, se tromperaient étrangement.

Que se passe-t-il donc, et cet adoucissement des mœurs se-rail-il tout simplement un avant-coureur du printemps qui va changer la toilette de nos champs et de nos bois ?

Non, et chose assez curieuse, c'est qu'on devient plus particulièrement gracieux envers les journalistes.

X..., dont l'avarice est proverbiale, qui tondrait un œuf et se refuse depuis dix ans un chapeau, par raison d'économie, X... est devenu d'une extravagance incroyable, et l'on dit même qu'il a offert un verre de vin au chroniqueur du *Journal du Samedi*.

Z..., dont l'humeur grincheuse et l'intelligence bornée n'ont d'égaux que celles de l'ours mal léché de la fable, a traversé hier la rue pour me venir souhaiter le bonjour, et me dire que je possédais l'esprit qu'il n'a pas.

Y..., fier comme un paon et dédaigneux des petites gens, parce que son origine est plus humble que celle de ses confrères, vient de saluer un de ses anciens compagnons de collège, moins riche et moins sot que lui.

* *

Je faisais part de ces observations à un de mes amis qui, comme moi, cherchait le pourquoi de mon pourquoi, quand mes yeux se disillèrent tout à coup.

—J'y suis, lui dis-je, ces braves gens veulent entrer dans le *Parlour aux bourgeois*.

—Que me chantez-vous là ? s'écria mon compagnon.

—On appelait au moyen-âge le corps municipal de la ville de Paris le *Parlour aux bourgeois*, en latin, *locutorium civium*. C'est notre Conseil-de-Ville, et ceux que nous remarquons être si polis, si généreux et si flatteurs depuis quelques jours, sont probablement des candidats ou des agents d'élection.

Cette ancienne dénomination a un cachet tout particulier et, selon moi, peint parfaitement l'assemblée civique ; on y parle tant et on y fait si peu de bonnes choses !

Il y a plus, le premier *Parlour aux bourgeois* était situé, à Paris, dans la *Vallée de la misère*, et si cela continue, je crois que notre conseil municipal nous y mène grand train.

Faut-il espérer que nos nouveaux échevins vaudront mieux que leurs prédécesseurs ?

Les nouveaux élus auront-ils plus de mémoire que les anciens ?

C'est justement ce que je me demandais hier en rencontrant le brave détective Lapointe, qui est en pleine convalescence, et va revenir à son poste dans quelques jours.

Il y a plus de trois mois, si vous avez bonne mémoire, qu'il a été blessé dans l'affaire dramatique de la rue Mignonne, où Fauteux, son assaillant, a été tué par le détective Neaglé.

L'aventure fit grand bruit, et le comité de police, dans un moment de bon sens, décida, à l'unanimité, de décerner à Lapointe une médaille d'or, que certes il mérite mieux que Wolseley ; mais si les bons mouvements du comité sont rares, ils durent peu, et depuis le jour où cette décision fut prise, personne n'en a plus soufflé mot.

Ceci nous prouve que si la reconnaissance était bannie du reste de la terre, on ne la retrouverait pas dans le cœur des échevins.

* *

Nous avons eu la semaine dernière une de ces bordées de neige, que février nous amène chaque année, et nos trappeurs en garderont longtemps le souvenir.

Partis de Montréal pour Québec le samedi, ils étaient bien certains d'être de retour mardi matin au plus tard, mais ils comptaient sans les nuages et Borée qui, d'un commun accord, se sont unis pour obstruer les routes et les voies ferrées ; aussi, grand fut leur désappointement quand, arrivés à deux milles de Québec, ils furent bloqués.

Impossible d'avancer, et après avoir attendu plusieurs heures un déblayage qui exigeait une journée au moins, tout le monde s'en revint, raquettes aux pieds, revoir les amis que l'on venait de quitter.

C'était un contre-temps, sans aucun doute, mais nos amis les Québécois sont d'humeur si joyeuse et de si charmants compagnons, qu'on oublie vite affaires et retard pour ne penser qu'au plaisir.

La réputation de franche hospitalité et d'esprit tout français de Québec est faite depuis longtemps, mais on éprouve toujours un nouveau battement de cœur en constatant qu'elle ne fait que s'affirmer de jour en jour.

Bravo, les Québécois ! vous êtes toujours de bons et braves Français.

* *

Comme les Français, ils ont la tête près du bonnet, et l'incident Landry-Langelier le prouve assez.

Vous connaissez l'affaire, échange de coups de poings à propos d'un article de journal ; inutile de la raconter au long, et ce n'est que parce qu'elle me remet en mémoire une vieille anecdote que j'en ai dit un mot.

C'était vers 1850 ; de Villemessant, dans le *Figaro*, piquait à coups de plumes ses adversaires auxquels il savait donner, quand il lui en prenait envie, de grands coups d'épée. Il dînait au café anglais, quand un député, qu'il avait attaqué le matin dans un article un peu vert, entra dans la salle en tenant un numéro du jour.

—Vous êtes M. de Villemessant ?

—Oui, monsieur.

—C'est vous qui avez écrit cet article ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! voici le cas que je fais de votre prose.

Et, tenant le journal de la main droite, il décrivit un mouvement que l'on ne fait généralement qu'à huis-clos, dans un *retiro* des plus secrets.

—Ma foi, dit de Villemessant s'en sémouvoir, pour la première fois qu'il vous arrive d'être propre, ce n'est pas la peine d'y mettre tant d'ostentation.

Vous comprenez, n'est-ce pas ? le député comprit aussi et s'en alla poursuivi par les éclats de rire de tous les convives.

* *

Vous ayant parlé dans ma dernière causerie des progrès de l'ivrognerie et des demandes de licences, il est bon que vous soyez tenus au courant des décisions prises par les commissaires de notre bonne ville de Montréal pour enrayer le mal.

Samedi dernier était le jour fixé pour la publication des noms des heureux qui ont obtenu les certificats prescrits par la loi.

Près de deux cents demandes ont été refusées, et la mesure est excellente, en admettant toutefois que les commissaires du gouvernement fédéral ne vien-

nent pas détruire ce que les commissaires locaux ont fait.

Beaucoup de ceux qui n'ont pas eu un bon numéro à cette loterie se plaignent des magistrats, et ils ne se cachent pas de dire qu'on leur enlève leur gagne pain, ou tout au moins que leurs intérêts souffriront de cette décision.

Ils déplacent complètement la question ; les commissaires n'ont pas eu à s'occuper des intérêts de tel ou tel particulier, mais seulement et uniquement de l'intérêt général.

L'un d'eux se p'aiguait dernièrement devant moi de ce qu'on ne lui avait pas accordé sa licence parce qu'il n'avait pas de restaurant, un véritable restaurant.

—J'ai tenu un restaurant, me disait-il, j'ai eu cuisine complète, tables, services complets pendant un an, et personne ne venait me demander à manger, il était donc inutile pour moi de continuer, et c'est pourquoi je ne vends que les liquides.

—C'est vrai, lui dis-je, mais alors vous devez reconnaître que puisque personne ne venait chez vous pour manger, votre établissement n'est pas utile au public, et la décision des commissaires a été basée sur ce raisonnement très simple.

—C'est des égoïstes, ils boivent chez eux, ils sont bien payés et ne veulent que les autres gagnent leur vie.

C'est tout ce que j'ai pu tirer de la cervelle de ce mécontent.

Vous avouerez que j'ai eu raison de lui souhaiter le bonsoir et de m'en aller.

* *

Ce ne sont pas seulement les boissons alcooliques qui démoralisent le peuple, il y a encore bien d'autres causes qui conduisent au vice et au pénitencier.

Il y a un peu partout je ne sais combien d'établissements où l'on tient des jeux de billards, de boules, de trou-madame, etc., qui sont presque tous autant de lieux de dépenses inutiles.

Entrez dans une de ces salles, dépendant toujours d'une buvette, et vous voyez dix, vingt, trente jeunes gens, dont le plus âgé souvent n'a pas quatre poils au menton. Tous sont employés et ne gagnent guère plus que strictement ce qu'il leur faut pour vivre.

Il sont là, tous les soirs, de huit heures à minuit, et quelques fois plus tard. Ce sont donc des dépenses quotidiennes, car les frais de billards se paient à l'heure.

Comment font-ils donc leur compte pour équilibrer leur maigre budget ?

Demandez aux juges, au chef de police et aux détectives, et ils vous répondront que c'est la caisse du patron qui paie tout cela.

Si les billards ne chôment pas, les salles de lectures sont vides et l'hôtelier fait plus d'affaires que le libraire.

D'aucuns appellent cela de l'équilibre.

* *

Le vent de l'Est nous apporte tous les jours l'écho des cris de blessés et des râles de mourants qui sont tombés là-bas, en plein désert, en murmurant le nom de leur patrie.

Les plaines sans fin sont jonchées de cadavres, de tous côtés courent des chevaux sans cavaliers, sabres et canons sont épars, les campements fument au loin, et sur la pointe des pyramides de Meroe les ibis, plantées sur une patte, se cachent la tête sous l'aile pendant que la nuit ferme ses rideaux sombres.

L'armée du Mahdi, puissante et irrésistible, chasse devant elle les généraux anglais qui meurent bravement à leur poste, mais ne peuvent arrêter l'invasion.

C'est une triste chose que la guerre, mais la retraite et la déroute sont épouvantables.

Le général Wolseley, dont l'incapacité et l'imprévoyance sont aujourd'hui bien prouvées, a été rapelé à Londres ; on a abandonné le plan de campagne dont l'objectif était la prise de Khartoum, et on recule vers Korti où l'on élève des fortifications.

La campagne va durer encore quelques mois, et après quelques alternatives de revers et de succès, on reviendra tranquillement en Angleterre.

Nous donnons sur notre première page le portrait du colonel Burnaby, tué dernièrement à la bataille d'Abu Klea. Encore un bon soldat mort au champ d'honneur.

* *

Nos voyageurs canadiens, engagés par le général